

1977

Lecture Libermanienne de L'Évangile: Étude sur le Commentaire de Saint Jean

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains>

Recommended Citation

(1977). Lecture Libermanienne de L'Évangile: Étude sur le Commentaire de Saint Jean. *Cahiers Spiritains*, 4 (4). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains/vol4/iss4/5>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cahiers Spiritains by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

LECTURE LIBERMANIENNE DE L'ÉVANGILE : ÉTUDE SUR LE « COMMENTAIRE DE SAINT JEAN »

En fouillant le fichier des auteurs à la bibliothèque de l'Institut Biblique Pontifical de Rome, j'ai eu la surprise d'y trouver le nom du Père Libermann et l'indication que l'on pouvait trouver dans les rayons son « Commentaire de l'Évangile selon saint Jean ». En fait, c'est le R.P.I. de la Potterie, spécialiste de saint Jean, qui a introduit cet ouvrage parmi les noms illustres de l'exégèse.

C'est du *Commentaire de saint Jean* que je voudrais vous entretenir, sans illusion sur ce genre de conférence qui sert de gâteaux salés pour introduire l'apéritif qui suit... Néanmoins, passer une heure par an en compagnie du Vénérable Père est un rite familial qui vaut par lui-même. Mais nous pourrions également, modestement, viser un autre but.

Saint François de Sales disait : « Il n'y a d'autre différence entre l'Évangile et la vie des saints qu'entre une musique notée et une musique chantée ». Or en lisant le *Commentaire de saint Jean*, je ne rencontre pas un homme qui écrirait sur l'Évangile, mais un homme qui témoigne sur la façon dont il comprend et vit l'Évangile. Et ce témoignage m'intéresse dans la mesure où il peut m'aider dans ma manière d'aborder l'Évangile. Au Gabon, l'Évangile recouvre de plus en plus sa place primordiale : dans la catéchèse et les productions catéchétiques locales, dans la liturgie et dans la réflexion des communautés de quartiers urbains ou de villages – « les prêtres ne nous cachent plus l'Évangile », disent certaines communautés. Ainsi, dans la pastorale, nous passons la moitié au moins de notre temps à transmettre les textes évangéliques, nous « faisons réfléchir » sur l'Évangile. Mais nous-mêmes, comment lisons-nous l'Évangile ? C'est une question que nous nous posons sans doute de temps à autre ; nous demanderons simplement au Père Libermann s'il a quelque lumière à nous apporter.

Après un bref rappel sur l'œuvre en général, nous relèverons quelques caractéristiques de la lecture libermanienne des évangiles en fonction de son enracinement juif et de son expérience ecclésiale.

I. REMARQUES SUR LE COMMENTAIRE

Le texte se présente comme un commentaire spirituel qui suit l'évangile verset après verset et s'achève brusquement en Jn. 12,23. On connaît les circonstances de sa composition. Séminariste de 38 ans retardé aux ordres par l'épilepsie, M. Libermann travaillait dans l'estime générale à la formation des novices eudistes à Rennes. Or, quittant tout, le voici à Rome en 1840, venu demander rien moins que le feu vert pour la fondation d'une association missionnaire en faveur des Noirs des Colonies. Les amis qui ont eu l'initiative de cette idée l'ont pratiquement lâché, et notre acolyte loge seul dans une mansarde de la famille Patriarca. C'est là qu'il rédige son Commentaire. Mais aussitôt, il faut corriger la légende qui présente ce travail comme une œuvre de jeunesse, écrite d'un seul jet et sous le coup d'une illumination.

Avec une curieuse conception de la grâce, un témoin de la vie du Père Libermann déposait ainsi au Procès :

« Il n'y avait chez lui ni travail, ni effort d'esprit, ni recherche scientifique; il semblait que tout était pure grâce ».

C'est faux. Il y eut *travail*. Depuis les années de Saint-Sulpice, le Quatrième Évangile était son livre de chevet et il le commentait dans les « bandes » d'Issy. Et un témoin de son ministère auprès des novices de Rennes, Mgr Poirier affirme :

« Je prenais, je l'avoue, un plaisir tout particulier à le consulter sur les passages difficiles de nos livres saints. Il avait beaucoup étudié les commentateurs catholiques... ».

(Cal J. B. Pitra, « Vie du Vénérable Serviteur de Dieu François Marie Paul Libermann » Paris, 1913, pp. 206-207).

Cette affirmation semble tout à fait fondée à la lecture du Commentaire, même si Dom Pitra la met en doute... au nom d'une certaine image qu'il veut présenter du Serviteur de Dieu.

Contrairement aussi à une certaine légende, le Père Libermann tenait beaucoup à cette œuvre. Selon le P. Le Déaut CSSp qui, sur le manuscrit, a pu constater les différences d'écriture, il semble que le Vénérable Père ait retravaillé cette œuvre pratiquement toute sa vie, dans la mesure de ses forces et de ses possibilités de temps. Il est regrettable que

nous n'ayons pas encore de cet ouvrage une édition critique; d'autant plus regrettable que les éditeurs de la Congrégation ont pris au mot leur fondateur qui s'estimait un « pauvre homme » et se sont permis des corrections malheureuses et, sans doute, la suppression de notes intéressantes.

Ces précisions voulaient insister sur un fait : nous sommes bien en face d'une pensée solide et mûrie. Mais un obstacle arrête le lecteur du XX^e siècle : dans le Commentaire, il a peine à saisir la technique employée par l'auteur; l'interprétation lui semble parfois fantaisiste, peu fondée sur le texte. Nous allons aborder ce problème.

II. CARACTÉRISTIQUES DE LA LECTURE LIBERMANNIENNE DE L'ÉVANGILE

La personne du Vénérable Père présente une telle unité qu'il est difficile d'en séparer les différents aspects. Cependant nous distinguerons provisoirement dans le lecteur de saint Jean ce qui paraît lié à son enracinement juif et ce qui relève davantage de son expérience ecclésiale.

A. L'enracinement juif

En 1827, le Chevalier Drach présente M. Libermann au Supérieur de Saint-Sulpice. Le candidat, dit-il, sait parfaitement l'hébreu, mais il est moins fort en latin. Réponse du Sulpicien : « les cours de théologie se font en latin et non pas en hébreu »¹. Ainsi encouragé(?) dans les langues bibliques, l'ancien postulant au rabbinat n'oubliera cependant pas sa formation et il en fera profiter d'autres, notamment par sa connaissance du milieu juif et sa technique du Commentaire.

1. Connaissance de la langue et du milieu

La première lecture que fit Jacob Libermann des évangiles, ce fut dans une traduction hébraïque; il faisait alors, à Metz, ses études rabbiniques. Le *Commentaire de saint Jean*

¹ Cité par J. B. Pitra, op. cit., p. 37, et *Notes et Documents* I, pp. 66-67.

n'oubliera pas le substrat sémitique de l'évangile. Jamais d'érudition gratuite; mais la science apparaîtra s'il s'agit d'aider à approfondir le sens du texte. Ici, c'est l'explication d'un aramaisme sous-jacent à la grammaire du grec néotestamentaire; là c'est une étymologie qui, d'un mot, évoque le Second Isaïe :

«Capharnaïm signifie ville de consolation parce que c'est dans cette ville que la consolation d'Israël a commencé à paraître avec éclat»².

Sa connaissance des coutumes juives aide à camper une scène évangélique :

«C'était un usage parmi les juifs, et une œuvre de miséricorde très estimée parmi eux, de consoler ceux qui étaient en deuil pendant les sept jours qui suivaient la mort de leur parent. Cet usage existe encore parmi eux»³.

Ailleurs, ce sont les rites de la Fête des Tabernacles qui indiquent le sens profond de l'entrée de Jésus à Jérusalem⁴. Ailleurs ce sont les catégories de sacrifices de l'ancienne Alliance qui éclairent le sens du Pain de Vie⁵. Le témoin de Rennes cité plus haut disait déjà :

«Tous les soirs c'était notre usage de ne parler que de l'Écriture sainte. Chacun citait à son tour un texte et l'expliquait de son mieux, d'après les études qu'il avait faites. C'était là que brillaient la science et la piété du P. Libermann. Sa grande connaissance de la langue hébraïque, des traditions et des coutumes des Juifs le mettait en état de nous donner des explications pleines d'intérêt»⁶.

Mais on ne saurait oublier ce que le Vénérable Père doit d'essentiel au monde juif : sa technique du Commentaire.

2. La tradition Midrashique

Ce qui peut paraître à certains interprétation fantaisiste relève en fait d'une longue et solide tradition de l'exégèse juive, dont bénéficièrent les Pères de l'Église, et qu'on appelle

² *Commentaire de saint Jean*, 2^{me} éd. p. 67.

³ *Ibid.* p. 591.

⁴ Cf. *ibid.*, p. 680.

⁵ Cf. *ibid.*, pp. 268-270.

⁶ Cité par J. B. Pitra, *op. cit.*, p. 206.

le «*Midrash*». Un spécialiste de la question, R. Bloch, le définit comme «une exégèse qui, dépassant le simple sens littéral, essaie de pénétrer dans l'esprit de l'Écriture, de scruter le texte plus profondément et d'en tirer des interprétations qui ne sont pas toujours obvie». Le but de cette tradition était doublement pratique : 1) édifier la communauté *aujourd'hui* en pénétrant le sens de l'histoire et des personnages bibliques (midrash «aggadah»), 2) adapter à la communauté les lois et les coutumes (midrash «halakah»). C'était là le rôle de tout Scribe «tirant de son trésor du vieux et du neuf» (Mt. 13,52), depuis le grand scribe Esdras qui, dit la Bible, «avait appliqué son cœur à *scruter*⁷ la Loi de Dieu» (Esd. 7,10). Sans le vouloir sans doute, le commentateur de saint Jean se définit lui-même en fonction de cette tradition midrashique :

«Il faut savoir qu'il y avait deux manières de méditer et de connaître la loi. La première, celle des prophètes et des vrais docteurs, comme était Esdras et autres. Ils purifiaient leur cœur de tout amour-propre et de toute recherche humaine (...) et demandaient sans cesse à Dieu de les instruire (...). De cette manière, ils avaient beaucoup de facilité à étudier saintement la loi (...) et à en comprendre le sens caché»⁸.

A cette description qui évoque l'authentique tradition midrashique s'oppose une attitude déviationniste, «celle des docteurs des derniers temps et des pharisiens, manière purement humaine»⁹. Ceux-là, «ils scrutaient des Écritures, ils pesaient et examinaient chaque mot, chaque lettre, afin d'en extraire quelque subtilité».

Bref, la vraie tradition midrashique que connaît le Vénérable Père cherche à atteindre, au-delà du texte, un Dieu vivant, en relation avec nous aujourd'hui. Et, en raison même de cette volonté de rejoindre un aujourd'hui concret, ces

⁷ «*Scruter*» : en hébreu «darash», verbe dont vient le substantif «midrash».

⁸ *Commentaire de saint Jean*, pp. 209-210; c'est nous qui soulignons la dernière expression parce qu'elle renvoie à l'exacte définition du «midrash».

⁹ *Commentaire de saint Jean*, p. 211; *ibid.* pour la seconde citation de ce paragraphe.

commentaires ont quelque chose de caduc, de limité. Mais voyons par quelles techniques se traduit cette méthode.

3. Quelques techniques midrashiques

1. Visant l'aujourd'hui de la communauté, le commentateur se garde habituellement de donner une interprétation définitive. Il juxtapose plutôt plusieurs opinions, comme le fait le *Talmud* dans lequel certains voient un taillis impénétrable, alors qu'il s'agit de laisser la pensée ouverte et en marche. De même, le *Commentaire de saint Jean* propose parfois plusieurs explications possibles d'un même verset suivant le point de vue auquel le lecteur peut se placer : aspect linguistique, historique, contexte du récit ou expérience pastorale d'aujourd'hui¹⁰.

2. Chercher un Dieu vivant, guidant son peuple aujourd'hui, amène le commentateur à considérer l'*Écriture* comme un tout, parce que la Révélation est une et unique. Ainsi, il rapprochera des textes qui, pour nous, n'ont pas de rapport; ou bien il cherchera dans un verset un résumé de l'histoire du salut. Relevons un exemple de ce type chez le Père Libermann. La piscine où fut guéri le paralytique comporte cinq portiques :

« Les cinq portiques représentent les cinq révélations différentes qui composaient l'ancienne loi, et qu'on était obligé d'observer pour se sauver : 1° celle d'Adam, que les Juifs appellent de Noé; 2° celle d'Abraham; 3° celle de Moïse; 4° les explications de la loi révélée aux prophètes; 5° la tradition orale, qui est une véritable révélation non écrite¹¹. Par ces cinq portiques ou moyens d'entrer dans la voie du salut (...), il y en avait très peu qui se sauvaient, parce qu'il y en avait très peu qui observaient ces révélations »¹².

On pourrait relever d'autres allégories. Méthodes surprenantes pour nous! Et cependant, par d'autres moyens,

¹⁰ Par exemple, la double interprétation de « *Credidi* » en Jn. 11,27, *Commentaire*, pp. 612-614.

¹¹ La loi orale (« *Torah shé be'al peh* »), selon la tradition juive a été remise à Moïse au Sinaï en même temps que la loi écrite. Sur cette question, voir A. Paul, *Cahier «Évangile» n° 14, «Intertestament»*, Paris, 1975.

¹² *Commentaire*, pp. 172-173.

n'essayons-nous pas, nous aussi, de rendre l'unité de l'histoire du salut? Écoutons le Père H. von Balthasar :

« Les anciens contemplateurs de l'Écriture possédaient justement l'art de découvrir dans les détails la figure de l'ensemble et de l'en faire jaillir (...). Cela suppose que l'idée d'ensemble est spirituelle et non littéraire ou philologique, que l'on effectue dans l'obéissance de foi le pas décisif qui mène de la lettre à l'esprit, de la figure terrestre à la figure de résurrection (...), le Christ lui-même, universalisé dans l'Esprit, et tel qu'il apparaît dans l'Écriture »¹³.

3. Pour faire de la Parole de Dieu un guide pratique, la tradition midrashique aime à *typer les personnages* en modèles simples. Le Nouveau Testament connaît déjà ce procédé quand l'*Épître aux Hébreux* et la *Première Épître de Jean* font respectivement d'Abel et de Caïn les types du Juste martyrisé et de l'Impie aux œuvres mauvaises. Cette « technique des Masques », le commentateur de saint Jean l'a employée pour montrer des types de vie chrétienne : Nathanaël est l'apôtre qui sait dépasser ses préjugés, s'ouvrir à l'autre et se laisser interpeller par les événements. Nicodème, celui qui a en mains tous les éléments de la foi, mais qui s'enferme dans sa manière de formuler les problèmes. Marthe et Marie représentent l'Action et la Contemplation. La première est tournée vers l'extérieur; mais la rencontre de l'autre l'amène à retrouver son amour intérieur. La seconde, poussée par l'amour qui l'habite, doit reporter sur l'autre son trop-plein de charité.

4. La tradition midrashique entend déboucher sur un *comportement pratique*. Commentant Jn. 11,9, le Père Liber-mann écrit :

« Marcher ne veut rien dire autre chose que la conduite et l'action générale et particulière de notre âme, qui se dirige vers un objet ou vers une fin. Or cet objet et cette fin doivent être Dieu seul, en toutes et par toutes nos actions et notre conduite »¹⁴.

Selon ce principe général, le commentateur se dépense en conseils pastoraux divers et il rejoint là le sens profond de

¹³ H. U. von Balthasar, « *La Gloire et la Croix, I. Apparition* » Paris, 1965, p. 465.

¹⁴ *Commentaire*, pp. 570-571.

la ligne midrashique qu'on appelle la « halakah »¹⁵, sans jamais tomber dans des prescriptions minutieuses et futiles.

On a insisté à dessein sur l'enracinement juif, trop peu souligné d'ordinaire du *Commentaire de saint Jean*. On peut penser que l'attrance du Père Libermann pour saint Jean tient, pour une part, au fait suivant : saint Jean, le plus juif des évangélistes, utilise lui-même les procédés que l'on vient de décrire avec, en particulier, ce sens de l'unité des Écritures ; et cela à tel point que maint verset johannique ressemble à un microcosme résumant en lui toutes les virtualités de la Révélation. Par sa formation, le juif converti avait acquis le doigté qui convenait exactement à la partition du quatrième Évangile.

Plus profondément, pourquoi les orgues johanniques sonnent-elles si juste sous les doigts du Vénérable Père. C'est que le même drame vibre au cœur de l'évangéliste et de son commentateur. Jean écrit au moment où les chrétiens, comme l'aveugle-né, sont exclus des synagogues. Et dès lors, comme en « flash back », toute la vie de Jésus apparaît à l'évangéliste comme un long procès avec les Juifs autour d'un témoignage que ces derniers ont refusé, et, cela lui apparaît maintenant certain, ce procès va se poursuivre jusqu'à la fin des temps entre les chrétiens qui témoignent du Christ et le monde dans lequel ils vivent. Or, pour le converti qui verra mourir son père dans le judaïsme, le drame est bien celui-là. Quand il parle des pharisiens de l'Évangile, il ajoute souvent en substance : « et c'est la même chose aujourd'hui ». D'ailleurs, lorsqu'il évoque les pharisiens, voit-il la Palestine du premier siècle, ou bien le monde dans lequel lui-même a baigné ? Mais, avec ce paragraphe, nous voici déjà dans l'expérience ecclésiastique du Père Libermann.

B. Une lecture en Église

1. Le Père Libermann ne cherche pas une interprétation originale de l'Évangile. Il le lit *dans* l'Église de son temps, avec la théologie de son temps : renier ceux qui procèdent ainsi

¹⁵ On retrouve la tradition juive derrière la formulation de la citation précédente : « *Marcher* (hébreu : « halak ») ne veut rien dire autre chose que la *conduite* (hébreu : « halakah ») . . . ».

aujourd'hui, c'est refuser la méthode du Vénérable Père et de tous ceux qui voient dans l'Évangile une Parole vivante. Selon son attrait personnel et la spiritualité contemporaine, le commentateur s'intéresse beaucoup à la direction des âmes, prises individuellement et son attitude se fonde sur une contemplation incessante du Bon Pasteur (Jn. 10) :

« On voit bien souvent de ces pasteurs qui défendent la religion, mais avec une aigreur et une brusquerie qui n'ont pas d'exemple; ce sont bien souvent leurs propres passions qu'ils défendent. Qu'il est difficile d'être pasteur! parce qu'il est difficile d'être vide de soi-même, et plein de Notre-Seigneur, le Pasteur des pasteurs et des brebis.

... Un bon pasteur (...) surtout quand il s'agit d'une âme faible, prend toutes sortes de ménagements, et souffre plutôt que de faire la moindre démarche par laquelle il risquerait de perdre une âme »¹⁶.

Mais, en même temps, tout événement évangélique donne au Vénérable Père l'occasion de contempler l'Église, soit en tant qu'*institution* de salut prolongeant l'incarnation du Christ, soit comme mystère d'un type nouveau de relations entre les hommes. Les exemples seraient nombreux. Si le P. Libermann cherche à retrouver dans l'Évangile la théologie de son temps ce n'est pas pour réduire celui-là à celle-ci; c'est au contraire pour que cette théologie, souvent abstraite et peu engagée, reçoive chair et sang du Christ vivant rencontré dans les scènes évangéliques. Chez le P. Libermann, on peut parler de « priorité maintenue au langage de l'Écriture », selon l'expression du P. Sesbouë qui ajoute : « ... Denzinger ne constitue pas un objet de contemplation dans lequel la foi pourrait se reposer comme elle le fait dans l'Écriture »¹⁷.

2. S'il y a quelque originalité dans le Commentaire, elle vient de ce que, entre les yeux de l'auteur et la page d'évangile, il y a les lunettes de son *expérience pastorale*, dans ses relations aux autres et à travers les péripéties de sa propre vie. Il y a tous ceux que le Vénérable Père a aidés à sortir de l'asservissement de telle habitude : et voici le portrait du paralytique (Jn. 5). Il y a ceux qu'il voyait prêts à suivre l'action de l'Esprit et qui n'ont pas répondu au « Si quelqu'un

¹⁶ *Commentaire*, p. 494 ad Jn. 10,10.

¹⁷ B. Sesbouë, « *L'Évangile dans l'Église* », Paris, 1975, p. 79.

a soif » : ont-ils été mal conseillés? étaient-ils pusillanimes? En tout cas, le lecteur de saint Jean tire les conséquences :

«... le directeur a peur de compromettre son honneur de bon et sage directeur; il craint le reproche, s'il arrivait du mal; et le dirigé, trop plein encore de son amour-propre, ne voudrait pas être imparfait; il veut avoir la prudence. La prudence, il est bien dangereux de chercher à avoir cette vertu (...). La prudence n'est pas la vertu des commençants, il ne faut même jamais leur en parler»¹⁸.

Des Nicodème, Marthe ou Marie, celui qui ne sait pas les reconnaître dans les rencontres quotidiennes ne les trouvera pas non plus dans l'Évangile dont la lecture alors sera sans vie aucune.

3. A cause de ce lien avec la vie, la lecture de l'Évangile en Église constitue pour le lecteur une menace et un ultimatum : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile » (1. Co. 9, 16). Cela, le Vénérable Père le comprend encore à la lumière de son expérience personnelle : son passage du judaïsme au christianisme. Alors en pleine crise, Jacob Libermann écrivait en 1826 :

« Nous disons que Dieu avait choisi le peuple d'Israël (...). Qu'on m'explique donc ce choix! Ne serait-il pas injuste de la part de Dieu de choisir un seul peuple (...) et de laisser croupir tous les autres dans l'ignorance et l'idolâtrie? »¹⁹.

Maintenant, le converti peut répondre à son ancienne interrogation : c'est par miséricorde, pour se communiquer à tous les peuples que Dieu avait choisi Israël. Dieu voulait se communiquer par les Juifs. Le Sauveur « ne voulait pas enlever le pain des enfants pour le donner aux chiens, c'est-à-dire aux Gentils (...). Ceux-ci ne devaient recevoir le pain de la vie que de la main des enfants »²⁰.

L'échec d'Israël devient une leçon pour ceux à qui est donnée la connaissance de l'Évangile :

« Ces réflexions méritent de fixer l'attention des hommes choisis pour évangéliser, pour sanctifier les peuples. La sain-

¹⁸ Commentaire, pp. 330-331 ad Jn. 7,39.

¹⁹ Lettre du 7 janvier 1826, cité par Pitra, op. cit., p. 25. Cf. aussi N.D. 1, p. 53.

²⁰ Commentaire, p. 692.

teté se manifeste, se communique à eux sous forme de miséricorde, mais d'une miséricorde immense pour eux et pour un grand nombre»²¹.

L'Évangile va du don au don : Jacob Libermann a reçu gratuitement ; François Libermann doit donner gratuitement, faute de quoi il répéterait dans sa chair l'échec du judaïsme. Voilà la seule problématique : vivre, c'est évangéliser ; une telle perspective n'a cure de savoir si les païens peuvent être sauvés sans une annonce explicite de l'Évangile. Il est bon ici de citer le P. de Lubac :

«L'indulgence relative qu'on professe à l'égard de l'infidèle ne recouvre-t-elle pas une indulgence plus dangereuse à l'égard du chrétien lui-même, l'incitant en quelque sorte à se contenter, dans une sécurité trompeuse, d'un christianisme au rabais»²².

4. «Lire l'Évangile et saint Paul dans un simple esprit de curiosité, ce serait prostituer des choses si saintes», écrit le Vénérable Père²³. On ne peut lire l'Évangile en observateur extérieur. Dès que j'ouvre le livre des évangiles, je deviens un MOI face à un TOI qui m'interpelle. Voilà pourquoi le *Commentaire de saint Jean* se tourne si souvent en prière explicite. Comme la théologie, l'étude de l'Évangile «ne peut prospérer que sur le sol nourricier de la contemplation personnelle»²⁴.

Dans la mesure où l'Évangile, comme texte, a une place centrale dans notre pastorale, la lecture que le Vénérable Père fait de saint Jean peut nous aider modestement à retrouver quelques axes importants.

L'enracinement juif du *Commentaire de saint Jean* nous intéresse à plusieurs titres :

1) au niveau de la connaissance des coutumes et de la culture du monde juif, chacun trouve aujourd'hui des instruments utilisables, tels les ouvrages du Professeur J. Jeremias, pour ne citer que lui. Cette approche culturelle permet d'abord la lecture plus vivante d'un Évangile situé dans son cadre historique. Bien plus, cette approche est indispensable

²¹ *Commentaire*, p. 693.

²² H. de Lubac, «*Le fondement théologique des missions*», Paris, 1946, p. 36.

²³ *Lettres Spirituelles*, tome II, p. 185.

²⁴ H. U. von Balthasar, «*La Gloire et la Croix...*», p. 470.

pour le missionnaire affronté au problème des relations entre coutumes et Évangiles et qui, dès lors, ne peut éviter de se référer à l'attitude du Jésus des Évangiles face aux coutumes de son propre milieu : n'est-ce pas là un des enjeux fondamentaux du Sermon sur la Montagne?

2) au niveau de la « tradition midrashique », ce ne sont pas tellement les techniques qui doivent nous retenir mais les visées essentielles de la méthode. En premier lieu, il s'agit d'une *actualisation de l'Écriture* et c'est pourquoi, dans les commentaires midrashiques anciens, affleurent les allusions à l'histoire présente. Pour nous, missionnaires souvent étrangers, il faut aller plus loin : acquérir les instruments d'analyse (sociologiques, économiques, etc...) qui permettent de mieux lier textes évangéliques et situations locales d'aujourd'hui. En deuxième lieu, ceux qui s'adonnaient à cette méthode avaient, nous l'avons dit, un sens aigu de l'*unité de toute la Révélation biblique*. A ce point de vue, le pasteur doit se faire une *synthèse* qui unisse dans son esprit les textes de la révélation, tout en sachant, bien sûr, que les richesses bibliques dépassent tout essai de synthèse. Mais, pour prendre une caricature, le missionnaire qui synthétiserait son discours apostolique sous l'antithèse « ciel/enfer » ramènerait le message évangélique bien en dessous des religions ancestrales; celui qui cimenterait sa prédication autour du couple « Alliance/Libération » risque de rejoindre davantage et la teneur de l'Évangile et les besoins de notre époque. En dernier lieu, soulignons que la tradition midrashique, dans ce qu'elle a de plus sain, est restée dans une *veine populaire*; nous devons prendre notamment au sérieux sa manière de typer les personnages bibliques pour en faire des modèles parlants de l'enseignement catéchétique et homilétique.

La *lecture en Église* que fait de l'Évangile le P. Libermann peut également nous aider :

1) Plusieurs missionnaires, surtout anciens, ont peine à « digérer » les nouvelles orientations théologiques. Ce n'est pas en ressassant les formulations d'une formation passée qu'on parviendra à « faire le joint », mais bien, à l'exemple du Vénérable Père, en confrontant la théologie de *notre temps* à une relecture incessante des textes évangéliques.

2) Convaincus avec saint Paul et le Vénérable Père que l'évangélisation est une nécessité qui nous incombe, nous devons retrouver dans notre lecture et des visages que nous

rencontrons chaque jour et notre propre expérience; faute de quoi l'Évangile serait relégué au rayon des antiquités.

3) Nos communautés chrétiennes ont souvent soif de prière; c'est pour nous un appel à ne pas dissocier, dans l'Évangile, lecture, étude et prière. C'est pourquoi chacun saura retranscrire selon son tempérament cette prière du Vénérable Père sur Jn. 6,61 :

«O Jésus, faites que mon esprit et mon cœur (...) soient toujours disposés à vous écouter et à recevoir avec joie et avec amour toutes vos divines paroles, afin qu'elles soient la vie de mon âme».

(Commentaire, p. 285).

Libreville, le 2 février 1977

Claude TASSIN